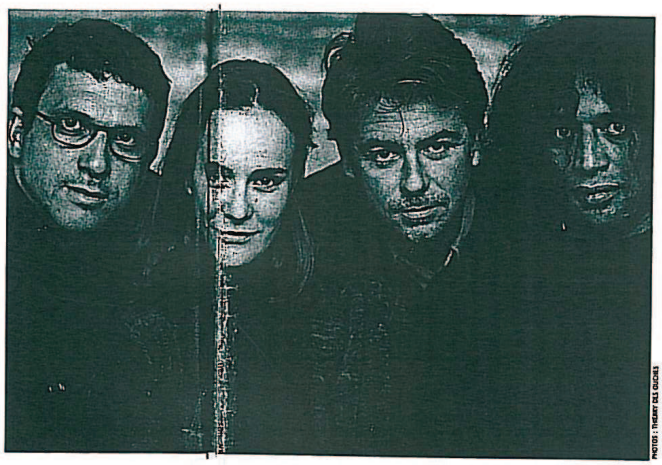
La Vie - 21. 12. 2000

Français, où son t vos priorités ?

A la charnière de deux siècles, quand tout bouge autour de nous, quelles valeurs ont la préférence des Français ? Quelles priorités au hit-parade de leurs vies ? Gérard Mermet et Pierre Bréchon, deux observateurs qualifiés de la société française, ont accepté de nous livrer ensemble leur diagnostic. Robert Rochefort, directeur du Credoc, réagit, lui, au sondage CSA-La Vie dans lequel la vie familiale est plébiscitée.
Enquête de **Baudouin Eschapasse et Corinne Binesti**



PHOTOS : THIERRY DES GARETS

LA FIN DU MILLÉNAIRE APPROCHE. L'heure des bilans ! Chacun pressent combien l'époque récente a été le théâtre de transformations extraordinaires. La notion de progrès a refait surface. Si l'on devait résumer le siècle écoulé en deux mots, ce serait : « Toujours plus ! » Plus de santé, tout d'abord. Les Français se portent mieux. On vit en moyenne plus longtemps. 75 ans pour un homme contre 46 ans en 1900. 82 ans pour une femme contre 50 ans il y a un siècle. On ressent en moyenne plus tardivement les effets du vieillissement. On est également plus instruit. Depuis le XIXe siècle, la durée de scolarité est passée de 11 à 19 ans. La part des bacheliers dans une classe d'âge dépasse aujourd'hui les 60 % contre 4 % en 1946. Le niveau d'éducation a régulièrement progressé, notamment pour les femmes, qui représentent 56 % des effectifs de l'enseignement supérieur et sont plus diplômées que les hommes. Sur le plan économique, les Français se sont considérablement enrichis au cours de ce siècle. Le revenu disponible des ménages a progressé d'un quart en francs constants depuis 1970.

Quels impacts ces bouleversements ont-ils eu sur les comportements des Français ? Pour le savoir, *La Vie* a souhaité recueillir l'avis de deux sociologues réputés pour leurs travaux sur ce sujet. Gérard Mermet, auteur de *Francoscopie 2001* (éditions Larousse), étudie le « *moral* » des Français depuis une dizaine d'années. Pierre Bréchon*, professeur à l'Institut d'études politiques de Grenoble, a dirigé l'ouvrage collectif *Les valeurs des Français, évolutions de 1980 à 2000*, publié chez Armand Colin.

Fin 2000, nous tournerons la page du millénaire. Comment les Français perçoivent-ils ce moment ?

Gérard Mermet : C'est évidemment un passage important. Sur le plan symbolique, assurément. Son importance en est d'autant plus grande que la probabilité statistique de vivre un tel moment est faible. Curieusement, c'est le changement de siècle que les Français semblent davantage retenir que le changement de millénaire. J'impute cela à la difficulté des individus à appréhender ce que représente un millénaire. Pour autant, l'anticipation médiatique et marchande l'an dernier me semble avoir un peu tué l'événement. Je ne serais pas étonné si l'on me disait que les Français ont eu le sentiment de *« tourner la page »* le 31 décembre 1999, plutôt que le 31 décembre 2000.

Pierre Bréchon : J'irai plus loin de mon côté. Si les Français ont effectivement conscience de vivre une ère de grandes transformations, je dirai que le changement de millénaire et de siècle est pour eux secondaire. Ce passage n'a au fond pas un sens beaucoup plus grand pour les gens que le changement d'année. Tous les ans, à pareille époque, les Français imaginent le futur. Le rituel de la nouvelle année est d'ailleurs fait pour cela.

On entend souvent que les Français auraient retrouvé le moral...

G.M. : On a pu le dire et l'écrire, notamment après la coupe du Monde et l'Euro 2000. La presse internationale s'est même faite l'écho d'un *« miracle français »*, voire d'une *« renaissance hexagonale »*. Je serai, pour ma part, plus prudent. Il faut préciser que si les indicateurs témoignent en effet d'un regain de vitalité, nous partions de loin... La France a longtemps été le pays le plus déprimé d'Europe. J'ajouterai que ce moral est fragile et que les Français n'ont pas forcément une vision optimiste de l'avenir. Les gens sont très partagés sur l'opportunité et les menaces que représentent certaines expérimentations mal maîtrisées : les organismes génétiquement modifiés ou le clonage, par exemple !

P.B. : Nous sommes en effet dans une situation assez paradoxale où, d'un côté, les indicateurs conjoncturels sur l'évolution du moral des individus sont au vert. Et, quand on leur demande s'ils sont satisfaits de leur vie, les Français répondent massivement oui. En 1981, seuls 19 % des personnes interrogées s'estimaient *« très heureuses »* contre 31 % en 1999. Pour autant, cet optimisme *« individuel »* s'accompagne de résultats très différents dès lors que l'on interroge les individus sur la manière dont ils envisagent le futur de la société. C'est un peu comme si les gens envisageaient l'avenir avec confiance pour eux-mêmes et pour leurs proches, mais étaient beaucoup plus dubitatifs sur l'avenir de la société et du pays tout entier.

Est-ce une tendance générale ? Comment se situent les autres pays européens dans ce domaine ?

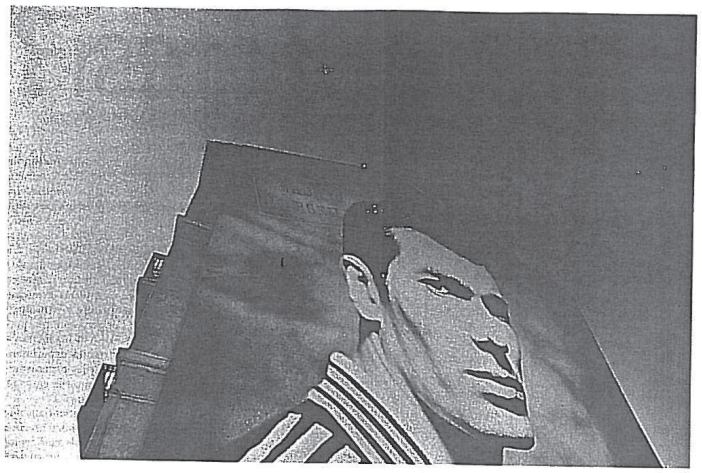
P.B. : Cet *« optimisme pour soi »* et ce *« pessimisme pour la société »* ne se retrouvent pas vraiment dans les autres pays. C'est typiquement français. Lorsque nous examinons les « enquêtes valeurs » réalisées à travers le monde depuis bientôt vingt ans, nous constatons que nos concitoyens sont globalement plus inquiets que les autres peuples. Ils doutent davantage que les autres de leur capacité à faire des choix ▶

Yves Berger, éditeur, Grasset

« Pour moi, à 65 ans, la priorité c'est de pousser mon œuvre le plus loin possible et de continuer à publier des romans. Je souhaite également terminer les deux essais sur lesquels je travaille actuellement. Voilà mes motivations principales, et j'organise ma vie pour donner une priorité à cela.
Les gens veulent gagner de l'argent. C'est devenu l'une des motivations principales. Il ne s'agit pas de thésauriser l'argent, mais bien d'en faire le moteur d'une vie humaine. Je n'aurais pas tenu ces propos en 1950, mais, aujourd'hui, j'ai le regret de constater que cela est devenu une valeur essentielle. C'est dommage, et c'est sans doute l'un des côtés négatifs de l'influence de la société américaine. »

Martine Belhassine, directrice d'école élémentaire à Saint-Ouen

« J'ai des priorités liées à des valeurs de communication et de respect. Je n'ai pas un projet de vie en particulier pour l'avenir, mais j'ai des priorités quotidiennes. Mon but, c'est de continuer à vivre en défendant les valeurs auxquelles j'espère rester fidèle : le respect des autres et l'amour en général, le souci du bien-être collectif. Les gens ont envie d'avoir une meilleure qualité de vie et d'être heureux. Cela regroupe tout le monde en fonction des besoins de chacun. Les gens ont également un réel besoin d'être reconnus. »



collectifs pertinents... Il y a quelque chose de typiquement hexagonal dans cette manière d'appréhender les choix de société. Aux yeux de certains, *« les lois sont toujours mauvaises »*. On se gausse très facilement de toutes les décisions. C'est très gaulois.

G.M. : Ce *french paradox* se retrouve dans les tentations contradictoires de la population, ses oscillations entre mondialisation et protectionnisme, inventivité et protectionnisme, libéralisme et conservatisme social. Ces contradictions font d'une certaine manière partie de son génie propre. C'est sans doute cette combinaison originale qui constitue aux yeux des étrangers le modèle français.

Comment expliquez-vous ce paradoxe ?

G.M. : J'avancerai l'idée que les individus ont de plus en plus de mal à appréhender le futur. Les choses bougent tellement vite que les individus ne parviennent plus à se projeter dans l'avenir. Parce qu'ils ont peur de se retrouver seuls face à eux-mêmes, ils développent donc un tas de dérivatifs. Le téléphone portable en est un. C'est l'instrument le plus emblématique de notre époque. Il permet d'être occupé tout le temps. Et je n'utilise pas le terme *« occupé »* innocemment. Car ce n'est pas seulement la ligne téléphonique qui est occupée, c'est aussi et surtout la personne tout entière qui est rivée à son portable. Y compris pendant son temps libre. La notion de temps libre est en train de disparaître.

P.B. : Si les révolutions techniques et scientifiques récentes ont donné le sentiment que l'homme pouvait dominer la nature, si elles ont généré une sensation de puissance inégalée dans l'histoire de l'humanité, les individus ont parallèlement conscience de faire partie d'un monde de plus en plus complexe.

Josette Goffard, 47 ans, bénévole au Restaurant du cœur, érémiste à Pont-Sainte-Maxence (Oise)

« Tout le monde espère sortir du chômage. Aujourd'hui, beaucoup de mères de famille n'ont même pas les moyens d'acheter un paquet de gâteaux à leur enfant ! Pour tous ces gens, la priorité est d'abord la réussite professionnelle, pour que leurs enfants n'aillent plus à l'école le ventre vide. »

Françoise Giroud, écrivain

« J'ai 84 ans et, pour moi, l'avenir n'a pas grand sens. Tout ce que je lui demande, c'est d'être en bonne santé. Ce n'est pas très original, mais cela signifie, pour moi, pouvoir continuer à travailler et à écrire. Et je considère que c'est un très grand privilège. Les gens ont vraiment le désir de mieux vivre. Ils sont également très préoccupés pour leurs enfants. C'est un phénomène relativement nouveau. Jamais les préoccupations pour les enfants n'ont été aussi vives. C'est aussi parce que l'avenir semble assez confus. »

Chaque décision est aujourd'hui prise par une multitude d'individus. Cette complexité est synonyme d'insécurité, on hésite dans les choix que l'on doit faire. Et les individus craignent parfois que l'on ne joue aux apprentis sorciers avec la technique. La crainte la plus commune est que l'homme se retrouve dépassé par le progrès scientifique.

Comment ces évolutions se traduisent-elles en termes de comportements ?

P.B. : L'individu refuse aujourd'hui de s'en remettre à des médiateurs. Il veut pouvoir décider lui-même de son devenir. L'individualisation des comportements est sans doute le phénomène le plus important de ces cinquante dernières années. La société hiérarchisée et conformiste de nos aïeux a vécu. La cassure s'est effectuée avec la génération issue du *baby-boom*.

G.M. : L'avènement de l'individu n'est pas récent. On peut dater du XVIII[e]

A l'« Homo sapiens » se substituera l'« Homo zappens »

l'idée selon laquelle chacun doit être responsable de sa propre vie. Mais les choses se sont incontestablement accélérées au cours du XX[e] siècle.

Comment cela se traduit-il concrètement ?

G.M. : Par une plus grande attention apportée à son corps, par exemple. Il semble que chacun soit devenu conscient que son corps lui appartient, et qu'il faut l'entretenir. D'où le développement dans les vingt dernières années du jogging, de l'aérobic ou du bodybuilding. Sur le plan sexuel, la révolution des années 70 est aussi une conséquence de cette individuation. En fait, ce phénomène imprègne tous les comportements : de la consommation à la vie professionnelle, en passant par la famille. Revers de l'individualisme, la solitude a aussi gagné du terrain dans notre société.

P.B. : L'individualisation se manifeste souvent par une critique des grandes idéologies et des grands systèmes de pensée. Les individus veulent davantage penser par eux-mêmes, et exister par eux-mêmes. On pressent ici les conséquences que cela peut avoir dans le domaine de la politique, de la religion, de la famille...

Cette individualisation s'est-elle faite au détriment de la famille ?

G.M. : Je ne le pense pas. La cellule familiale en a été modifiée, c'est certain. Mais je ne dirais pas qu'elle en a souffert. Loin d'en être altérée, je crois que cette poussée de l'individualisme a, au contraire, été un élément moteur de réactivation de la cellule familiale. Elle a poussé les individus à mettre en œuvre de nouveaux modèles familiaux. Ce sera le grand défi de la famille que de poursuivre au prochain millénaire cette réconciliation de l'individuel et du collectif. Le développement de l'union libre, la multiplication des familles recomposées impliqueront forcément de repenser la cellule familiale classique.

P.B. : La famille n'est plus un intangible, un modèle unique dans lequel chacun devrait se couler. Elle relève aujourd'hui du choix des individus. Ce qui explique que priment davantage les relations affectives. D'une certaine manière, cette évolution s'est traduite par une victoire des sentiments. Ce qui se manifeste par un attachement toujours plus fort à une valeur comme celle de la fidélité. Une famille est construite autour d'un affect beaucoup plus prononcé qu'hier. C'est bien plus qu'un simple contrat. Pour prendre un exemple concret, la famille paysanne était autrefois une unité de production économique. On ne se posait pas la question des sentiments. Rompre la cellule familiale, c'était rompre la cellule économique. Inutile de souligner que la famille est aujourd'hui bien plus que cela dans l'esprit des individus. Les Français attendent beaucoup, peut-être trop. Ils ont un degré d'exigence en terme d'épanouissement et de bonheur personnel qui explique que, lorsque cela ne marche pas, le divorce apparaisse comme la seule issue.

René Rémond, président de la Fondation nationale des sciences politiques

« J'espère pouvoir poursuivre mes activités jusqu'au bout, et ne pas être à la charge de mes proches ou de la société. Je souhaite continuer à contribuer au débat collectif, rester ouvert aux expériences et aux innovations et avoir encore le sentiment de faire quelque chose d'utile. Rester présent dans la société. Il y a une aspiration à une autonomie personnelle. On n'a plus l'idée de s'inscrire dans un « ensemble » qui vous préexiste, et dont on épouserait les habitudes et les comportements. Il y a également le désir de réussir sa vie de famille. Aujourd'hui, ce n'est plus seulement l'ambition et la réussite professionnelle... C'est l'organisation d'une vie beaucoup plus tournée vers le plaisir ou le bonheur. »

Djamel Tatha, peintre

« Ma priorité, c'est de continuer de faire les choses en fonction des valeurs auxquelles je suis attaché. C'est de continuer à être le plus indépendant possible, et essayer d'avoir une réflexion sur chaque acte de ma vie quotidienne. C'est aussi de me dire : il faut que demain je réussisse mon tableau ! Je ne sais pas vers quoi les gens ont envie d'aller. Je ne sais pas ce que les gens veulent. »

On a le sentiment qu'un trait de notre société tient au refus des individus de s'engager...

P.B : Je marquerai ici une nuance. On s'engage toujours autant, mais différemment. Pour une durée déterminée, par exemple. Mais aussi pour des résultats concrets. Dans le domaine du militantisme, on s'engage ainsi de manière plus pragmatique, pour une cause spécifique, dans un but précis. Par ailleurs, on n'engage pas tout. On garde souvent un jardin secret. Dans le couple, il arrive de prendre des vacances sans son conjoint. Ce qui était inenvisageable, il y a seulement trente ans. Chacun peut aussi garder ses propres amis. Auparavant, ils étaient forcément communs. On *« mutualisait »* tout, comme on dit. Aujourd'hui, le couple implique moins de fusion.

Cet individualisme, associé au retour de la croissance, se traduit aussi par un consumérisme accru. Nous vivons une époque plus hédoniste ?

P.B. : Il faut faire ici très attention à ce que l'on dit. D'abord, parce que, si les Français n'ont jamais été aussi riches, les richesses sont aujourd'hui très mal réparties dans la population. Ensuite, parce que le terme même de *consumérisme* implique souvent un jugement de valeur. Or, je ne voudrais pas être moralisateur. Quand on parle de consommation, on évoque aussi bien la consommation de produits culturels, ▶



▶ de voyages, de sports que de séries télévisées ou de gadgets liés à la mode. Ce qui est différent de l'acception traditionnelle du terme *consommation*. Ces précisions étant faites, il est indéniable qu'en consommant les individus cherchent aujourd'hui, davantage que par le passé, à exprimer qui ils sont, à se réaliser personnellement, à s'épanouir. Il y a un retour du plaisir. Mais non pas un hédonisme égoïste, car ce plaisir intègre une part non négligeable de collectif.

Qu'en est-il de la religion ?

P.B. : Ce phénomène d'individualisation, dont nous parlions précédemment, s'est surtout fait au détriment de la religion. Quand on demande aux Français de classer les choses les plus importantes de leur vie, 80 % des personnes interrogées placent en première position la famille. 11 % seulement évoquent la religion. Celle-ci est presque aussi mal lotie que la politique ! Le taux d'attachement au catholicisme décroît très nettement au fil des années. Les catholiques pratiquants mensuels représentaient plus de 30 % de la population dans les années 60 et seulement 10 % aujourd'hui. Ce n'est pas seulement la pratique religieuse qui est ici en cause, mais aussi la croyance. La croyance en un Dieu personnel baisse sensiblement au profit d'une *« sorte d'esprit ou de force vitale»*.

G.M. : Le XXI[e] siècle sera sans doute plus spirituel que religieux. Beaucoup de Français s'efforcent aujourd'hui de « bricoler » des croyances et des comportements personnalisés, sans lien réel avec les structures de l'Eglise catholique. Chacun pioche dans des croyances diverses ce qui lui apparaît conforme à son mode de vie et de pensée. La foi et les pratiques ne sont plus transmises de génération en génération. Elles sont adaptées, éclatées, individualisées, susceptibles de changer au cours de la vie.

Cela voudrait-il dire que nous assistons à un certain « déclin des valeurs » ?

P.B. : Pour répondre correctement à cette question, il convient d'abord de se mettre d'accord sur ce que l'on entend par *valeur*. Le terme est, en effet, très

Suite page 17 ▶

Jacques Testard, 61 ans, directeur de recherche de l'Inserm. Pionnier de la fécondation « in vitro ». Biologiste de la procréation

> **Mon souhait ? Continuer à mettre en accord ma vie professionnelle avec ma vie personnelle. Je veux rester vigilant sur les thématiques auxquelles je travaille. Par exemple, je pense que la recherche sur l'embryon doit relever d'une vision humanitaire et d'une lutte contre le racisme. Les gens espèrent aller vers la sécurité dans l'emploi. Aujourd'hui, l'angoisse est là et les individus sont perdus dans le rôle qu'ils jouent dans la société."**

▶ *Suite de la page 14*

riche. La multiplicité de sens qu'il revêt peut prêter à confusion. Les valeurs sont des idéaux, des préférences qui prédisposent les individus à agir dans un sens déterminé. Elles appartiennent aux orientations profondes qui structurent les représentations et les actions de chacun. Elles s'apparentent en fait à ce que certains appellent les *attitudes*. Ce ne sont ni des opinions, ni des comportements, mais des guides pour l'action. Et c'est justement le fait qu'elles ne sont pas directement observables qui rend leur appréhension si difficile. On ne peut les atteindre qu'à partir de ce que chacun veut bien livrer de lui-même. Elles relèvent de l'intime et constituent l'identité profonde de l'individu, ce qui le mobilise et le fait vivre. Comment, dans ces conditions, pourrait-on perdre ces valeurs ? Cela n'a pas de sens. Au cours de leur vie, les individus peuvent modifier leurs valeurs de référence, ils peuvent y adhérer avec plus ou moins de force, mais ils agissent toujours en fonction d'elles.

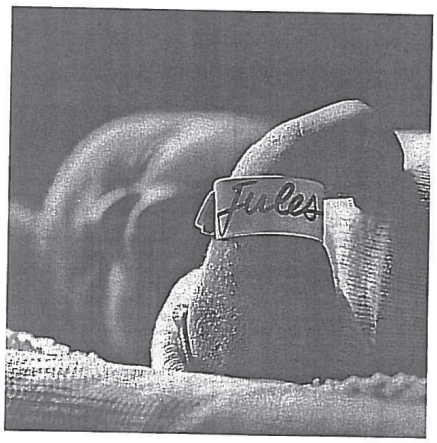
G.M. : La manière que les individus ont d'appréhender le monde évolue avec lui. C'est légitime. C'est le propre de l'humain que de s'adapter à l'univers dans lequel il vit. Les valeurs se transforment donc. Dans la mesure où, comme le dit Pierre Bréchon, elles construisent l'individu même, elles ne sauraient pour autant disparaître.

Peut-on essayer de pronostiquer ce que seront les valeurs du prochain millénaire ?

P.B. : Nous vivons une époque où l'on valorise l'expérimentation, le pragmatisme, l'adaptabilité. Il n'est donc pas étonnant de voir apparaître une certaine élasticité « morale » qui se traduit par une grande tolérance à l'égard des comportements privés des autres. C'est particulièrement net pour l'homosexualité, qui était considérée comme totalement injustifiable par la moitié des Français en 1981, et seulement par 21 % aujourd'hui.

G.M. : L'une des valeurs phares du prochain millénaire sera indéniablement la mobilité. Le monde bouge. Les individus bougeront avec lui. Dans le domaine des opinions, on craindra ainsi de moins en moins de changer d'avis. On voyagera davantage, même dans notre vie quotidienne. Jusque dans nos assiettes… où la nourriture est de plus en plus exotique. On en a un premier aperçu aujourd'hui avec Internet, qui nous permet de nous promener à travers le monde de chez nous. On « navigue » sur le Réseau comme les grands découvreurs en leur temps le faisaient sur l'océan. Sur le plan du travail, rares seront les individus qui feront l'intégralité de leur carrière dans la même société. A l'*Homo sapiens* se substituera l'*Homo zappens*. Les tenants de ce principe de modernité et de mobilité que j'appelle parfois les *mutants* ne feront, bien sûr, pas l'unanimité. Des *mutins*, plus rétifs au changement et désireux de préserver ce qui a été obtenu par les peuples au fil des siècles, mettront en avant leur refus de métissage et leur goût de « l'authenticité ». Les *moutons* de l'opinion devront choisir entre ces deux tendances. Je pense qu'ils devraient emboîter le pas aux *mutants*. L'Histoire montre que le mouvement finit toujours par l'emporter sur l'immobilisme, l'avenir sur le passé, l'ouverture sur le repli, l'élargissement sur le rétrécissement… ■

** Pierre Bréchon est professeur de sciences politiques à l'IEP de Grenoble, directeur du doctorat de sciences politiques, chercheur au Centre d'informatisation des données sociopolitiques (CIDSP, unité CNRS). Il travaille, notamment, sur l'analyse des valeurs politiques et religieuses. Il participe aux équipes françaises qui réalisent les grandes enquêtes sociologiques internationales. Avec un groupe de chercheurs, il vient de publier « Les valeurs des Français. Evolutions de 1980 à 2000 », Armand Colin, 280 pages.*



Les photos illustrant ce sujet sont extraites de : « France photographies », de Thierry des Ouches, une exposition à la Bibliothèque nationale de France, jusqu'au 28 janvier 2001. Un ouvrage est également publié aux éditions du Collectionneur, Vilo.